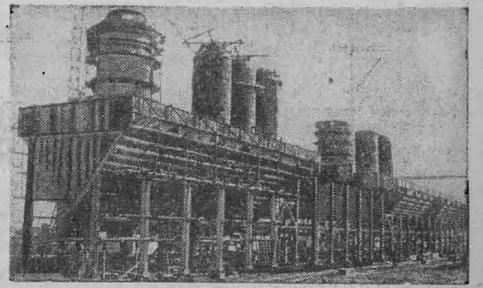


DROIT ET LIBERTÉ

TOUS LES VENDREDIS
2 - 8 Décembre 1949
N°6 (110)
25 fr.
CONTRE LE RACISME ET L'ANTISEMITISME, POUR LA PAIX



Dans la Ruhr, les grandes usines de fabrications de guerre (non démantelées) tournent à plein

DANGER SUR LE RHIN

par Emile BURÉ

« EN rentrant en Allemagne après trois ans d'absence, j'ai senti l'arrogance croissante des Allemands, l'enthousiasme des jeunes pour l'entraînement militaire, en fait la renaissance de quelque chose qui rappelle tout à fait le nazisme bien que le mot ne soit jamais prononcé... Le soir à Oldenburg, les jeunes paraissent dans les rues en chantant les hymnes hitlériens. Personne ne les arrête. Je crois vraiment qu'il y a ici des symptômes d'un état d'esprit national qui a produit l'hitlérisme et la deuxième guerre mondiale. »

Ces lignes sont extraites d'un article de notre confrère britannique M. Cummings, rédacteur au *News Chronicle*. Il ne faut pas s'étonner qu'elles aient vivement ému les amis de la paix. Il n'est que de lire les articles de la presse allemande de la zone occidentale qui paraissent maintenant librement pour se convaincre que M. Cummings ne travestit pas la vérité. Ces articles sont, notamment, à nourrir les espoirs de revanche les plus fous des réfugiés allemands des terres redevenues polonaises (maintenus volontairement et artificiellement dans un état moral et matériel lamentable) et à jeter l'inquiétude parmi les trois millions de Polonais qui, avec courage et efficacité, s'efforcent de reconstruire le capital industriel et agricole de ces terres qui leur ont été allouées.

M. Adenauer, chef du gouvernement de Bonn, semble n'avoir pas changé de politique depuis 1927, alors que dans la revue *Europäische Gesprache*, il s'enflammait déjà aux promesses du « Lebensraum », qui a servi depuis de fondement à la géopolitique hitlérienne. Il ne se contente pas aujourd'hui de demander la révision de la frontière polono-allemande Oder-Neisse, il demande, comme Hindenburg naguère, « que tout ce qui a, un jour, été allemand redevenue allemand ». La Serre, les Sudètes, l'Autriche...

La direction suprême américaine serait peut-être acceptable, même dérisoire momentanément, mais ensuite il conviendra de reconstituer le haut commandement allemand qui seul donnera des ordres aux troupes allemandes. Ce n'est pas évidemment l'Assemblée de Bonn qui pourra modérer l'ardeur revancharde du président Adenauer. Les ministres nommés par cette assemblée ne sont point en effet

L'INQUIÉTUDE de l'opinion française devant la renaissance du péril allemand, l'hostilité des couches les plus larges au réarmement du Reich d'Adenauer, se sont exprimées à maintes reprises au cours du récent débat de l'Assemblée Nationale. Nous avons choisi pour vous, dans les discours prononcés, les passages les plus typiques. Au lecteur de tirer les conclusions du dialogue qui s'est ainsi engagé.

M. Robert Schuman (ministre des Affaires étrangères). — « Notre principale préoccupation reste celle de la sécurité. »
M. Pierre Cot (U.R.P.). — « L'histoire nous apprend que le seul moyen de contenir la puissance allemande est une alliance entre ses voisins de l'Ouest et ses voisins de l'Est. »
M. Robert Schuman. — « Heureusement nous ne sommes pas seuls. Après l'autre guerre nous avons souffert de l'éloignement des Etats-Unis. Aujourd'hui, nous avons l'appui de leur amitié et de leur solidarité. »

M. Charles Serre (U.D.I.). — « Je souhaite que notre diplomatie utilise toutes les armes dont elle dispose, que nous ne nous bornions pas à dire toujours « oui » à certains de nos Alliés et à opposer toujours des refus à d'autres Alliés, mais que, au contraire, nous dégageant de toute considération a priori — je dirai même de tout entraînement idéologique — nous nous rendions bien compte du fait que la nécessité d'assurer

I. — La sécurité française est-elle en péril? Pourquoi?

l'équilibre des puissances dans les diverses régions du monde et la nécessité de maintenir la paix et d'assurer la défense de nos intérêts essentiels nous obligent à pratiquer une politique mettant en jeu toutes les ressources du clavier diplomatique et non pas simplement les mêmes notes du même clavier. »

M. R. Schuman. — « Notre garantie la meilleure est l'accord des trois alliés, accord qui s'affirme à chaque nouvelle rencontre. Certains veulent voir le résultat de faiblesses et de capitulations de notre part ; certes la France n'a pas toujours entière satisfaction, mais les autres pays non plus. »

M. Gilbert de Chambrun (U.R.P.). — « Le gouvernement a liquidé tous ses gages, tous ses moyens d'action sur l'Allemagne. »

Il a abandonné le gage de notre zone d'occupation. Il a abandonné notre créance des réparations. »

M. le général Aumeran (P.R.L.). — « Ce sont les accords de Londres qui sonnent le glas d'une saine politique en Allemagne. »

M. Robert Schuman. — « Je ne cherche pas à minimiser les concessions consenties, mais je suis persuadé que nous avons fait œuvre utile. Nous ne pouvons rester figés dans une attitude négative. »

M. Pierre Cot. — « Le gouvernement a abandonné les réparations, consenti à l'arrêt des démantèlements, encouragé le relèvement de l'Allemagne dont la production industrielle a augmenté de 80 p. 100 en un an. »

« Cette logique des choses commande le réarmement de l'Allemagne. »

II. — Va-t-on constituer une nouvelle Wehrmacht? Dans quel but?

Général Aumeran. — « Sans attendre d'ailleurs d'armer l'Allemagne par le moyen du Pacte Atlantique, ne s'achemine-t-on pas déjà, comme dans le domaine politique et économique, vers des abandons significatifs? Ne parle-t-on pas d'aviation civile? De marine marchande? »

M. R. Schuman. — « Une seule limitation a été révisée: celle qui concernait la construction de navires marchands. »

(Lire la suite en page 3)

HAUTS-FOURNEAUX...

Quand un vicomte rencontre un autre vicomte... Quand les maîtres de la Ruhr, mais une poignée de la plume et du beau temps de l'existence en Allemagne, une loi édictée par les autorités d'occupation et qui exige la décartellisation des grandes entreprises. En fait, ce ne sont même pas 200 familles qui se partagent l'énorme potentiel de la Ruhr, mais une poignée d'hommes. Le cartel existe dès qu'ils se réunissent à déjeuner. Les Allemands les appellent « Frühstückskartelle ».

Et, ces temps-ci, ils déjeunent souvent ensemble. Les étrangers dont la propriété tombe sous la même loi ont depuis longtemps réglé la question par mariage ou par naturalisation.

Les actions montent... Le cours des actions des usines de la Ruhr monte depuis quelques mois. Pour certaines aciéries, cette montée en flèche atteint entre 25 % et 31 %. Les « Aciéries Réunies » ont vu leurs actions s'élever de 5 points dans la journée du 30 septembre, et de 3 points du 26 au 27 octobre. Ce fait est d'autant plus curieux que toutes les entreprises se plaignent d'un manque absolu de commandes et licencient leur personnel. Mais les actions jouent le rôle de baromètre. Il y a du pain sur la planche pour les aciéries de la Ruhr et le patronat sent dans l'air une odeur de printemps. L'industrie lourde de la Ruhr se regroupe. Le patronat a créé, ces derniers mois, un grand nombre de super-organisations (Dach-Organisationen) qui sont calquées sur celles qui existaient sous la République de Weimar. Les noms ont changé, certes, mais pas les hommes. Parmi ceux-ci, on pourrait, peut-être, en se donnant beaucoup de mal en trouver un, ou au grand maximum deux, qui n'ont pas été des nazis notables et éminents. Ces messieurs ont servi sous l'empereur, ils ont servi sous la République, ils ont servi sous Hitler et ils servent encore.

La nationalisation des entreprises décartellisées n'est pas interdite mais sa réalisation est laissée à la charge du gouvernement de Bonn. Or ni la composition de ce gouvernement, ni ses actes ne peuvent inspirer une crainte quelconque à ces chefs de la grande industrie.

Les hommes nouveaux... Les hommes qui dirigent aujourd'hui la Ruhr, dont les noms paraissent et réapparaissent dans les organigrammes du patronat sont ceux d'archi-connaissances, Krupp, Thyssen, Kleckner, Dübberg. Parmi eux, il y a le Dr Reusch, farouche défenseur de la doctrine « Maître chez soi » (Herr im Hause). Il est célèbre par la lutte que les syndicats furent obligés de mener contre lui. Il ne fallut pas moins d'une éviction de grève générale pour évincer sa nomination à une fonction officielle. Il est membre du conseil d'administration d'un nombre incalculable d'entreprises du fer et de l'acier, et comme la plupart des autres, il fait partie de la banque du Crédit Industriel.

Il y a aussi Fritz Berg qui, sous Hitler, était à la tête de l'industrie de mines et cycles. Il y a Vogel qui, sous les nazis, était Betriebs-Führer. Il y a Menne et Lollenberg, qui étaient membres du conseil d'administration du Reich à la Bourse de Berlin. Il y a le banquier Fierdengens qui a la haute main un peu partout, il y a Dinkelbach, Viet-Henle, et une petite douzaine d'autres. On connaît leurs actes. Ce sont tous très anciens et ils ont tous fait leurs preuves.

Croix gammée ou casque d'acier... On parle de la militarisation de l'Allemagne occidentale, des 25 divisions de M. Adenauer ; on parle d'augmenter la production de l'acier de la Ruhr ; on parle de lever l'interdiction d'investissement de capitaux privés en Allemagne. On parle d'un tas de choses qui semblent ne pas avoir de sens et qui en ont un, très profond. L'Allemagne rentre en partenaire équivalent dans cette Europe qui est en train de préparer une guerre.

V. ADAMS.
...DE LA REVANCHE?

M. Moro-Giafferi déclare à Droit et Liberté:



« C'est la faute des Juifs. Combien de fois a-t-il retenti dans les foules passionnées, ce cri d'injustice, de puis le moyen âge jusqu'à Hitler. »

Le 1er avril 1882, dans un petit village de Hongrie, à Tisza-Eszlar, des témoins affirmèrent qu'ils avaient vu le sacrificeur de la synagogue tuer une jeune fille. La malheureuse victime avait été brûlée et ce fut un pogrom.

A quelque temps de là, la jeune fille fut retrouvée morte, mais le corps intact, dans le lit de la rivière où elle s'était jetée. On aurait pu y songer, mais la passion ne raisonne pas. Le remède ? Il n'y en a qu'un, dont je ne garantis pas l'efficacité immédiate ; nous engager tous et de toute notre âme, dans la lutte séculaire de l'esprit contre la sottise et la cruauté.

UN questionnaire en quatorze points a été envoyé par ses soins à la presse allemande et autrichienne. Voici ce que la revue viennoise *Berichte und Informationen* répond :

« Que l'Allemagne retrouve ses frontières de 1937 et qu'une proclamation officielle soit faite à ce sujet par les puissances occidentales. Que l'Allemagne occidentale soit admise dans l'Union politique européenne sur la base de l'égalité politique et morale et qu'elle puisse adhérer sur cette base aux pactes et traités militaires signés par les nations participant à cette union. »

En ce qui concerne le service dans l'armée, l'Allemagne occidentale pourra d'abord se satisfaire du principe du volontariat car il lui faut d'abord construire la charpente militaire. Par la suite, le service militaire obligatoire lui sera nécessaire. Révision des verdicts de Nuremberg pour les généraux, moins dans l'intérêt de quelques personnes que pour rétablir les principes d'obéissance, de fidélité au serment et de discipline.

Laissera-t-on Vichy renaître à Paris?

« La Sentinelle », organe des nazis qui se regroupent en France, est publiée dans une demi-clandestinité, quelques-uns de ses collaborateurs utilisent un pseudonyme, bien que l'autorisation préfectorale soit accordée à cette sinistre feuille hitlérienne. Pour « Réalisme », le régime est un peu différent, mais l'attitude gouvernementale est aussi étrange. « Réalisme » paraît « légalement » et s'en vante. De fait, cette brochure bimensuelle, qui réclame depuis des mois la libération de Pétain et l'établissement d'un régime fasciste en France, se trouve dans les kiosques à journaux. La Préfecture de la Seine a cru pouvoir atténuer le scandale en interdisant l'affichage de « Réalisme » à l'extérieur. Il va sans dire que cette hypocrisie ne fait qu'aggraver le scandale.

Et c'est en toute liberté que dans leur local du 5, boulevard Saint-Michel, les hommes de « Réalisme » complètent, diffusent la littérature de la collaboration et différents livres nouveaux, tel que l'infâme « Ubu-Justicier » du sieur Amadurus.

UNE AFFICHE PROVOCATRICE
En plein centre de Paris, des fascistes agissent jour et nuit contre la République, contre la sécurité du pays. Leurs héros sont Pétain, Laval, Céline, Robert Brasillach, Bardèche et aussi Hitler, Goering, Rosenberg. L'attention vient d'être attirée

sur eux par la grande presse. Ils venaient d'éditer une affiche de dix mètres carrés représentant la tête du traître Pétain derrière les barreaux d'une prison, avec cette légende de qui se voulait émouvante : « Le plus vieux prisonnier du monde ! »

L'affiche a été saisie au dernier moment. Elle était trop voyante. On ne peut que se féliciter de cette mesure du Ministère de l'Intérieur. Mais elle nous paraît bien tardive. Qu'attend-on pour agir contre les conspirateurs de « Réalisme » pour interdire la publication de leur brochure empoisonnée, ainsi que de « La Sentinelle », et d'autres journaux antirépublicains et antisémites ? Si Pétain est « le plus vieux prisonnier du monde », c'est

sans doute parce qu'il est le plus vieux traître du monde. Mais il n'en serait pas ainsi si le jugement de la Cour de Justice contre l'homme de Montoire avait été appliqué, si De Gaulle ne l'avait pas gracié...

DE GAULLE et « REALISME »
Cela pose le problème des relations entre De Gaulle et « Réalisme ». Dans ses premiers numéros, fin 1948 et au début de 1949, « Réalisme » attaqua De Gaulle assez violemment, lui reprochant d'être

Albert LEVY
(Voir la suite en 2 page)



Cet Amadurus, tout de même, il a bien suivi vos leçons !



IL EST DÉJÀ LA

LES PÉNITENTS IMPÉNITENTS

par FRANCIS JOURDAIN

VINGT-DEUX chefs d'occupation valent à Jean Camp de comparaitre devant la Cour d'assises de Dax. Aussi l'excusez-vous de ne pas attacher grande importance aux sept négligeables délits qui l'amènent, d'autre part, devant le tribunal correctionnel. Jean Camp est passible de la peine capitale. Il n'en serait pas moins scandaleux qu'il soit condamné à la moindre peine de prison. En effet, il avoue avoir volé beaucoup de bicyclettes, avoir effectué pas mal de cambriolages, avoir allumé plus de vingt incendies de meules, de granges, de maisons, de forêts...

Alors, me diront d'incurables maîtres, quel inconvénient sérieux y aurait-il à ce qu'un aussi peu intéressant technicien soit mis en chômage et s'en aille connaître au cachot, l'humidité de la paille qu'il a, par étourderie, oublié de brûler ? C'est que, je vous le répète, Jean Camp avoue tous ses crimes...

Sans doute ne peut-il pas les nier ?

Toujours est-il qu'il ne les nie point.

Donc, il les a commis !

Eh ! lui non... puisqu'il avoue ! Vous ne saisissez pas ? C'est cependant bien simple... L'aveu du crime est la preuve de l'innocence, une preuve irréfutable. Du moins est-ce là le postulat d'où découlent maintes démonstrations dont vous avez pu admirer dans maintes gazettes, l'incomparable éclat. Oh ! évidemment, si vous ne l'acceptez pas, ce postulat, lesdites démonstrations perdent beaucoup d'éclat. Mais comment admettre que Mindzenty ou Rajk, par exemple, ne se soient pas rendus coupables de crimes qu'ils ne pouvaient plus nier ? Il est bien plus raisonnable de penser qu'ils étaient obsédés par l'envie de servir — fut-ce au prix des plus effroyables mensonges — les desseins hideux de leurs hideux accusateurs.

Mais alors... ce sont, eux aussi, de hideuses canailles ? Non, ce sont, eux, de très braves gens. S'ils se sont faits les complices de leurs bourreaux, c'est en raison d'une

mystique, en vérité fort étrange mais qui est, paraît-il, la conséquence du matérialisme des que ce matérialisme est aggravé de marxisme.

Je croyais que le matérialisme — marxiste ou non — n'était guère compatible avec le mysticisme.

Détrompez-vous. Et tâchez de comprendre : les marxistes sont des scélérats, mais quand, sur l'ordre de leur chef d'orchestre clandestin, ils acceptent de renier leur foi et de mourir couverts d'opprobres, ils deviennent de très honnêtes gens qu'il faut défendre et dont il faut dénoncer les pleurs mensongers, mettre en lumière le dévouement et le courage qu'ils s'efforcent de dissimuler en se roulant courageusement dans l'ordure. C'est un peu compliqué ? A la réflexion, c'est en effet un peu plus compliqué que je ne le disais tout à l'heure et les personnages les plus déconcertants de Dostoyevsky font figure de candidats apprentis, comparés à de tels lascars. Vous me dites en outre que Mindzenty n'est pas et n'a jamais été communiste. Qu'en savez-vous ? Si l'on admet — quelque invraisemblable que cela soit — que cet intègre coquin, ce héros criminel n'ait pas été de méche avec ses juges, il reste possible que ce soit une sorte de masochiste assouffé de déshonneur.

N'avez-vous jamais I conseillé jadis un assassin de la vieille école. C'était un simple, un naïf, un jobard. Le meilleur moyen de se blanchir, c'est aujourd'hui de se noircir.

On espère au Carreau du Temple que les travailleurs auront de quoi se payer des cadeaux de Noël

Des chapeaux, des chaussures, des couvertures, des draps, des manteaux de fourrure, des jambons, des côtelettes de mouton, des pantalons d'hommes, des bas nylon, ça c'est ce que l'on achète au Carreau du Temple.

Des pieds éraillés, des cris, des discussions, des bras qui s'agitent, des clients qui s'en vont sans rien acheter, qui reviennent, hésitent, paient et ont fait une bonne affaire, ça c'est ce que l'on voit... et que l'on ressent...

Paris n'a qu'un Carreau du Temple et le Carreau n'a qu'une clientèle : les ouvriers. Et les marchandages qui donnent une ambiance si particulière aux achats sont aussi originiaux que l'histoire de ce coin pittoresque de la capitale.

Huit cents ans d'histoire Il y a environ huit cents ans, la Confrérie des Chevaliers de Jérusalem venait occuper toute une partie de la rue du Temple et de la rue Vieille-du-Temple. Chassés de partout, les malheureux Israélites ne parvenaient pas à

payer leurs impôts et, finalement, il fut décidé de leur laisser les lieux où ils seraient autorisés, afin de pouvoir vivre, à vendre des friperies. Mais grâce à une organisation sans pareille et à un travail tenace, les affaires prospèrent. Tant et si bien qu'en 1863, la compagnie Ferrère reconstruisit le Temple sur l'emplacement de l'ancien marché de la Rotonde. Elle

Pierre DELATRE.
(Suite en page 4)

IRAK!

(VOIR PAGE 3)

Un reportage de Jean MONTAGNEY

QUE SE PASSE-T-IL AU JAPON ?

I. - Le Mikado ne descend plus du soleil

Le climat de la Chine du Sud, chaud et humide, est assez dur. Pour nous reposer un peu, nous allions tous les deux ou trois ans, passer quelques semaines au Japon. Je faisais le voyage de Kobé à Osaka, par petites étapes, évitant les centres, sur un de ces vélos japonais, bon marché, certes, mais étonnamment caméléon.

Le trajet était un enchantement. Il y avait tant de petites maisons proprettes, comme vernies, de jardins en fleurs qui vous secouaient au visage les pétales roses des pêcheurs !

Et puis l'hospitalité des auberges de campagne n'était pas chère, pour deux yens on avait le gîte et le couvert sans oublier le bain, ce bain que les Japonais prennent presque bouillant et dont je sortais à moitié cuit. Comme le combustible était assez rare, lorsque l'honorable étranger s'était lavé, l'hôtelier et sa famille profitaient de l'eau chaude, parfois même les voisins et les toutes petites servantes qui, le kimono enlevé, n'étaient guère plus grosses qu'un chaton.

Cela c'était le Japon pour touristes, le Japon pour cartes postales, celui de Loti, celui de Ferrère. A côté il y avait l'autre, le vrai, mais on ne le voyait pas car il était caché sous une monstrueuse hypocrisie, sous un décor de comédie, ou pour mieux dire, de drame.

Une armée et une police

Quelqu'un a défini l'Empire du Soleil levant de façon lapidaire : « Une armée et une police ». C'était bien cela.

On sait que la plus grande partie de l'industrie, du commerce, de la banque, était entre les mains de « trusts » — on dit aujourd'hui Zaibatsu — dont les plus connus, les plus énormes, les Mitsubishi et les Matsui, dirigeaient en fait les destinées de l'Etat. Ces oligarchies s'appuyaient sur les cliques politiques protégées elles-mêmes par les militaires.

Un nombre considérable de sociétés fascistes ou ultranationalistes, comme le « Dragon noir », « L'Action céleste », etc., formaient une armature solide de mouchards, de tortionnaires, d'exécuteurs. Le fanatisme des adeptes était inconcevable, ils en donnaient la preuve, le 26 février 1936, en trucidant proprement le vicomte Malto Makoto, le ministre des Finances, et quantité de politiciens et de militaires qui avaient eu le tort de ne pas partager leurs idées sur la politique de guerre.

L'obligation de produire à faible prix pour l'exportation maintenait les salaires anormalement bas. On exploitait les femmes, les enfants — des petites filles de neuf à dix ans travaillaient sous le fouet dans les manufactures — aucune association syndicale n'était tolérée, le droit de grève n'existait pas.

Et comme si tout cela ne suffisait point encore, le gouvernement avait émis la prétention de réglementer le cerveau humain. Il y avait dans chaque département un « contrôleur de la pensée » et certainement cet homme regretterait de ne pas pouvoir ouvrir les crânes, mais il sur-

veillait les moindres « extériorisations ». Un mot pouvait envoyer à la prison, à la torture, parfois à la mort.

L'empereur est le plus responsable des criminels de guerre. Il est impossible de croire qu'il ne connaissait pas l'attaque de Pearl Harbor. Si vraiment l'empereur ne fut pas capable de discerner un fait aussi évident, le soldat politique national du Japon qui confia la vie et la mort de 60 millions d'hommes à un tel imbécile devrait être aboli une fois pour toutes.

« Un tel imbécile ! » Décidément le respect dû au célèbre empereur était en forte baisse. (A suivre).

Une manifestation syndicale à Tokio en 1948



La comédie de l'honneur

La terre ? Tout comme en Chine elle était la propriété des seigneurs féodaux et la condition des fermiers se trouvait fort voisine de celle des serfs de jadis.

La femme n'était rien d'autre qu'une bête de travail dans les campagnes, de plaisir dans les villes, achetée, vendue comme un buffle ou un chaton. Mais, contrairement à ce qui se passait en Chine, toutes ces choses étaient soigneusement dissimulées. La comédie de l'honneur, de la probité, de la pudeur régnait en maîtresse et cette façade faisait illusion à l'étranger non prévenu.

L'empereur...

Chacun sait que la dynastie impériale du Japon est issue en droite ligne du soleil — par l'intermédiaire d'une déesse, s'entend — et il n'est pas douteux qu'une partie de la population, fanatisée, encore arriérée, vénérât le fils du soleil à l'égal d'un dieu.

L'empereur sortait peu. On le représentait méditant, impassible, le regard lointain, sur les graves problèmes de l'Etat. En réalité, l'« illustre » se bornait à entériner les actes des politiciens, signait le plus souvent des « rescrits » les yeux fermés. S'est-il opposé à la guerre du Pacifique, comme certains l'ont prétendu ? Rien de moins sûr. Dans tous les cas, seul le parti communiste japonais demanda l'inscription — sans l'obtenir du reste — du Fils du Soleil sur la liste des criminels de guerre. Dans un article du journal « Akahata », en date du 7 décembre 1945, Yoshio Shiga, leader de ce parti, écrivait :

« Encore un meeting ? Non, encore une bataille ! » C'est par ces mots de Me André Blumel que s'ouvrait, lundi soir, à la Mutualité, la belle et enthousiaste Assemblée qui avait répondu à l'appel du M.R.A.P. : Union et action pour arrêter les crimes du nazisme en Irak et pour défendre la paix !

La salle et la tribune offraient l'image de la plus large union.

On remarquait notamment, parmi les personnalités présentes, MM. Louis Marin, député, ancien ministre, Florimond Bonte, député, membre du Comité Central du Parti Communiste Français, Lyon-Caen, président de Chambre à la Cour de Cassation, Dr. Mathilde, délégué du mouvement démocratique irakien, Elie Bloncourt, secrétaire général du Parti Socialiste Unitaire, Maurice Grinspan, secrétaire général du M.R.A.P., You-dine, secrétaire du M.R.A.P., Gottlieb, observateur de l'Alliance Israélite, André Leroy, secrétaire général de la F.N.D.I.R.P., etc. Des messages de solidarité ont été envoyés par MM. Fernand Bouzon, député M.R.P., Gabriel Lisette, député R.D.A. du Tchad, Dr. Jean Dalsace, Jean Minjoz, député socialiste, Robert Chambeton, député républicain progressiste, Marc Sagnier, député, président d'hon-

LUNDI dernier à la MUTUALITÉ

« Encore un meeting ? Non, encore une bataille ! » C'est par ces mots de Me André Blumel que s'ouvrait, lundi soir, à la Mutualité, la belle et enthousiaste Assemblée qui avait répondu à l'appel du M.R.A.P. : Union et action pour arrêter les crimes du nazisme en Irak et pour défendre la paix !

La salle et la tribune offraient l'image de la plus large union.

On remarquait notamment, parmi les personnalités présentes, MM. Louis Marin, député, ancien ministre, Florimond Bonte, député, membre du Comité Central du Parti Communiste Français, Lyon-Caen, président de Chambre à la Cour de Cassation, Dr. Mathilde, délégué du mouvement démocratique irakien, Elie Bloncourt, secrétaire général du Parti Socialiste Unitaire, Maurice Grinspan, secrétaire général du M.R.A.P., You-dine, secrétaire du M.R.A.P., Gottlieb, observateur de l'Alliance Israélite, André Leroy, secrétaire général de la F.N.D.I.R.P., etc. Des messages de solidarité ont été envoyés par MM. Fernand Bouzon, député M.R.P., Gabriel Lisette, député R.D.A. du Tchad, Dr. Jean Dalsace, Jean Minjoz, député socialiste, Robert Chambeton, député républicain progressiste, Marc Sagnier, député, président d'hon-

Eclatante manifestation d'union (DE LOUIS MARIN A FLORIMOND BONTE) CONTRE LES POGROMES D'IRAK

beaucoup. Croyez-moi, je l'ai bien vu au cours de ma longue carrière, quand des gouvernements sont obligés de partir, c'est bien souvent sous la pression de l'opinion... (applaudissements prolongés).

« De tout son cœur et de toute sa raison », M. Lyon-Caen, président de Chambre à la Cour de Cassation, apporte son adhésion au M.R.A.P. M. Lyon-Caen a souffert cruellement de la perte de ses trois fils, assassinés par les nazis, et c'est tout naturel, dit-il, que j'adhère à un mouvement qui compte des représentants de toutes les tendances et qui a précisément pour but d'empêcher le retour des souffrances que nous avons connues. Ce très haut magistrat s'associe à une cause qui défend ce que nous considérons comme ce qu'il y a de plus sacré : les droits de l'homme, l'égalité sans distinction de race ou de religion, la paix (vifs applaudissements).

LOUIS MARIN : Il existe un assez fort courant de démocratie dans le monde...

Il y a quelques jours à peine, M. Louis Marin disait à l'Assemblée Nationale, avec l'éloquence que l'on sait, l'inquiétude de la France devant la renaissance du péril allemand. Il se retrouve tout naturellement parmi nous pour stigmatiser la guerre de Hitler qui continue en Irak : « L'Irak, que je sache, fait partie de l'O.N.U. Loin de rester des spectateurs passifs, il nous faut faire pression sur ses représentants, les placer devant leurs responsabilités, pour que cessent les crimes qui se commettent là-bas. Il existe aujourd'hui, dit M. Louis Marin, un assez fort courant de démocratie à travers le monde pour que l'opinion publique, alertée par nous, agisse utilement. L'opinion peut faire

La voix d'un démocrate irakien

C'est la même impression de combativité et de courage qui se dégage de l'intervention du Dr. Mathilde, un Irakien, qui parle au nom de ses compatriotes progressistes. « Nous savons que le gouvernement de Nouri Saïd a eu recours à aux pires méthodes raciales parcs qu'il est allé par les progrès du mouvement pour la paix. Il veut briser notre lutte de libération nationale, nous imposer des traités de servitude, nous entrainer dans des blocs d'agression. L'antisémitisme n'est jamais un phénomène isolé : les assassins de Bagdad, avant les pogromes ont déjà tenu sur la place publique, sans distinction d'origines, ces quatre dirigeants ouvriers : Fehed, un Chrétien, Chibbi, un Musulman, Bessim, un Juif, et Yehuda, un Juif... C'est pourquoi nous sommes les champions de l'union sans réserve de tous les opprimés. Nous nous battons jamais quant à nous des patriotes irakiens qui, en janvier 1948, sous la conduite du rabbin Sassoun, ont pris une si large part au mouvement qui empêche la ratification du traité de Portsmouth (vifs applaudissements).

FLORIMOND BONTE : Sang et pétrole en Irak...

« Le chemin de l'honneur l'amène ici », a pu dire Me André Blumel en annonçant M. Florimond Bonte, et c'est par une longue ovation que l'assistance accueille le représentant du Parti Communiste, le député, le directeur de « France Nouvelle ». Discours saisissant de clarté et de précision, véritable réquisitoire contre les maîtres de l'Irak, mais aussi hymne de confiance dans les forces de progrès et de paix... Après avoir cité le journal « Le Monde » qui n'a pas craint de dire que, s'agissant de l'Irak, « l'association du sang et du pétrole n'avait jamais été aussi réelle », M. Bonte trace un pathétique tableau de l'oppression que les valets de Bagdad, asservis aux Compagnies pétrolières, exercent sur le peuple irakien. Quelques chiffres : 7.000 patriotes arrêtés au cours du seul mois de juin 49, plus de 20.000 prisonniers politiques, dix camps de concentration (de l'existence desquels M. David Rousset semble fort peu se soucier)... « le plus effroyable de ces camps », dit M. Bonte, se trouve près de Bassora, dans un désert. Il est divisé en cellules d'un mètre carré. Un témoin oculaire a pu en dire : « Est un surhomme celui qui reste vivant après trois mois d'internement... ». M. Bonte donne ensuite d'effroyables détails sur les conditions de vie des masses irakiennes, Juifs, Arabes et Chrétiens confondus. « Qu'on songe aussi que le Code pénal irakien puni de mort ou de travaux forcés « toute personne ayant aidé à servir l'un des buts conquis du socialisme ou du communisme ». « Délit d'opinion dont l'exemple nous est donné par le gouvernement des U.S.A. lui-même montant un procès contre les dirigeants du Parti Communiste américain... C'est pour faire diversion au mécontentement du peuple, dont M. Bonte énumère improductivement les causes, qu'on a déclenché des pogromes en Irak. Et aussi pour servir une politique d'agression antisoviétique, « mais le peuple irakien a dit non à la fauseuse « Grande Syrie », il ne tient pas à devenir de la chair à canon dans une entreprise criminelle contre le pays du socialisme » (appl.).

...n'ont pas la mémoire courte

« Les pogromes d'Irak nous remettent en mémoire les rafles des Juifs de Paris, en 1942, lorsque la police opérant sous le couvert du traité de Vichy en faveur dequelques scandaleuses campagnes... (vifs applaudissements) ». M. André Leroy, secrétaire général de la F.N.D.I.R.P., s'indigne de la férocité de ceux qui installent aujourd'hui de nouveaux Auschwitz en Irak pour préserver les dividendes des rois du pétrole, qui préparent la guerre cependant qu'en Allemagne occidentale l'éponge est passée sur les crimes des nazis.

L'enthousiasme et l'unanimité avec laquelle l'assistance vote la résolution finale ne laissent guère de doute sur la nécessité et l'efficacité de ce nouveau bataille.

L'abondance des matières nous oblige à remettre à la semaine prochaine la suite des souvenirs inédits d'EMILE BURÉ sur l'affaire Dreyfus

Ils s'en prennent aux morts...

Les nazis ont passé par là. Renouant les exploits des brutes hitlériennes qui opéraient dans l'Allemagne de 1933, imitant les disciples de Streicher qui, dans l'Allemagne occidentale de 1949, pillent les synagogues et profanent les pierres tombales, ils ont pénétré nul-



Il est permis de penser que, pour préparer la revanche d'Hitler, ils avaient comploté sans la réaction des démocrates alliés qui, nombreux, ont protesté contre ces méthodes odieuses.

SI L'ÉMISSAIRE DE LA COUR DE CASSATION S'ÉTAIT MOINS DÉPÊCHÉ M. MUTTER AURAIT DÛ S'EXPLIQUER...

BUTE, sornouis, un regard étrangement provoquant filtrant de ses yeux mi-clos. Dupré « s'expliquait » devant la Cour de Justice de la Seine. Un sourire immuable plaqué sur ses lèvres molles, il entendait le président faire l'appel de tous les patriotes qu'il livra à la Gestapo : capitaine Pelletier, colonel Rondelay, colonel Beaufort, colonel Choupat, capitaine Desbois, Masie, Jacquelin fusillés ; Novaro, assassiné par la police allemande ; Mme Maranne, Glanivet, Debaz, Guy Failhot, Renard morts en déportation — et tant d'autres...

Lorsque la venue du capitaine Pelletier, à bout de nerfs, lui lançait :

« Vous êtes un monstre, je vous maudis ! » Il le toisait d'un regard railleur. Et lorsque le président, à bout d'horreur, s'exclamait :

« Mais enfin ! ne regrettez-vous rien ? Tous ces morts, tous ces deuils dont vous êtes responsables... »

Il haussait les épaules : « Cela fait quatre ans que je suis à Fresnes : qui est-ce qui le regrette ? »

« La Légion Blanche »

« En la Légion Blanche » singulièrement sûr de son fait. Le remords ne le hantait guère, pas plus qu'une crainte. Il semblait avoir, sur l'issue de son procès, de singulières assurances. Il laissait entendre, à qui voulait l'entendre, que le réseau hitlérien auquel il appartenait fonctionnait toujours, qu'il avait, partout, des hommes en place, que ceux-ci étaient à même de le protéger... Et, sous le regard approbateur de M. Tixier-Vignancourt, avocat militant de la trahison, il expliquait à mi-voix :

« Vous comprenez, je ne peux rien vous dire : J'appartenais à la « Légion Blanche » (sic). Celle-ci, depuis la Libération, n'a pas cessé d'exister. Aussi, je ne puis révéler aucun détail. Tout ce que je puis confier, c'est que notre organisa-

« Il donnait des armes aux communistes... »

Celle-ci est venue à la barre crier vengeance. Son mari, dans la résistance, était le chef du « Plan Tortue ». Parachuté de Londres en qualité de délégué militaire pour la zone Nord, il était chargé d'organiser la lutte contre les divisions blindées nazies. Il fut livré aux Allemands par Dupré, torturé et exécuté.

Mais Dupré n'est pas seul en cause dans la mort de ce colonel français résistant. Sa veuve accuse :

« En avril 1944, mon mari m'a dit : « Il y a, depuis quelque temps, de véritables hécatombes dans nos organisations. Je suis à peu près certain que Valton est à la base de certaines de ces arrestations... »

Un grand silence se fait dans la salle : car ce Valton, c'est M. André Mutter, député de l'Aube, ex-directeur de « Paroles Françaises », et qui justement attend son tour dans la salle des témoins afin de protester de sa confiance... en Dupré ! et Mme Rondelay explique :

« Un jour, j'étais allée à la messe à la base de certaines de ces arrestations... »

Miraculeusement, la Haute Juridiction vole au secours de Dupré, de Mutter et de la « Légion Blanche ». L'audience est levée dans la confusion et renvoyé aux calendes grecques.

Si l'émissaire de la Cour de Cassation s'était moins dépêché, Dupré et Mutter n'auraient peut-être pas un sourire aussi triomphant.

Jean-François DOMINIQUE

La question allemande en 44 répliques

(Suite de la première page)

M. le général Aumeran. — « Je ne vous expliquerai pas comment de civils ils deviendront militaires, ni comment le personnel spécialisé pourra servir à deux usages ».

M. Louis Marin (républicain indépendant). — « Si l'on arrête les démantèlements, non seulement on n'exécutera plus aucune des conditions acceptées jadis à Yalta pour empêcher ou ralentir un réarmement matériel et moral de l'Allemagne, mais on supprimera le seul obstacle qui, à l'heure actuelle, s'oppose au réarmement de l'Allemagne occidentale ».

M. le général Aumeran. — « Faire de l'Allemagne de demain un Reich militaire c'est consacrer l'œuvre des nazis ».

M. R. Schuman. — « Un réarmement allemand ? Au nom du gouvernement unanime je déclare solennellement que personne n'ose affirmer qu'il soit commencé ».

M. François Billoux (communiste). — « Retenir coûte que coûte l'Allemagne de l'Ouest dans le camp impérialiste, faire de cette Allemagne des trusts de la Ruhr le pivot de l'Europe Occidentale, la base du dispositif militaire dit Atlantique, telles sont les raisons qui ont motivé la réunion rapide de cette conférence Acheson-Bevin-Schuman ».

M. R. Schuman. — « Ce serait un étrange paradoxe qu'alors que les Alliés confirment leur volonté d'achever

la démilitarisation de l'Allemagne et la destruction de ses usines de guerre, ce que l'Allemagne accepte, l'idée d'un réarmement pût surgir ».

M. Pierre Cot. — « Mais les Alliés demandent l'intégration d'Allemands dans une « armée européenne ». L'admettez-vous ? Ou bien irez-vous jusqu'à la rupture avec vos Alliés occidentaux s'ils veulent vous l'imposer ? ».

M. R. Schuman. — « (Pas de réponse). »

M. Pierre Cot. — « Vous vous taisez, alors cette perspective reste ouverte, et c'est là qu'est le danger ».

M. Paul Reynaud (indépendant). — « La question d'une armée allemande n'est pas de nature à nous inspirer confiance ».

M. Louis Marin. — « M. Schumacher, président des sociaux-démocrates, a déclaré : « Il est impossible pour l'Allemagne d'accepter comme définitives ses frontières orientales ».

« Nous le savons fort bien, mais nous ne pensons pas que les Allemands caressent l'espoir de condamner des soldats français à reprendre les territoires en cause aux Polonais ou aux Russes ! ».

M. R. Schuman. — « Une participation militaire de l'Allemagne à la défense de l'Europe se ferait contre notre volonté, qui est de ramener l'Allemagne au service exclusif des œuvres de paix ».

M. Pierre Cot. — « Ou bien vous acceptez l'hypothèse d'une guerre criminelle, et alors, en admettant l'hypothèse impossible d'une victoire occidentale sur l'U.R.S.S., on se trouvera en présence d'une Europe où l'Allemagne serait sans contre-poids, ce qui constitue un grave danger pour notre sécurité ».

« Ou vous n'acceptez pas cette hypothèse. Alors il n'est pas nécessaire de relever l'Allemagne ».

M. R. Schuman. — « M. Schumacher, président des sociaux-démocrates, a déclaré : « Il est impossible pour l'Allemagne d'accepter comme définitives ses frontières orientales ».

« Nous le savons fort bien, mais nous ne pensons pas que les Allemands caressent l'espoir de condamner des soldats français à reprendre les territoires en cause aux Polonais ou aux Russes ! ».

M. R. Schuman. — « Une participation militaire de l'Allemagne à la défense de l'Europe se ferait contre notre volonté, qui est de ramener l'Allemagne au service exclusif des œuvres de paix ».

M. Pierre Cot. — « Ou bien vous acceptez l'hypothèse d'une guerre criminelle, et alors, en admettant l'hypothèse impossible d'une victoire occidentale sur l'U.R.S.S., on se trouvera en présence d'une Europe où l'Allemagne serait sans contre-poids, ce qui constitue un grave danger pour notre sécurité ».

iv.-Peut-on faire une autre politique ? Laquelle ?

M. R. Schuman. — « Et quel est le autre politique faire ? Quel est l'autre politique que celle que nous avons menée dans le camp des démocraties occidentales ? »

M. Charles Serre. — « La paix du monde exige, en premier lieu, non pas le rapprochement franco-allemand, mais d'abord l'entente de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Amérique et de la Russie. »

Tout ce qui peut nuire au bon accord de ces quatre grands Etats est une entrave à la construction de la paix ».

M. François Billoux. — « Dans la zone d'occupation soviétique, où vient de naître la République Démocratique Allemande, les bases fondamentales du fascisme ont été détruites, ce qui garantit la sécurité de la France : cette République marque la volonté de réparer les crimes commis au nom du peuple allemand par Hitler ».

Mme Mathilde Pèrl (communiste). — « La justice veut que soient éliminés et non raménés au pouvoir les anciens soutiens de l'hitlérisme. »

« L'accord conclu entre nos dirigeants et l'Allemagne de l'Ouest non dénazifiée soulève l'indignation des anciens déportés, prisonniers, des orphelins qui pâtissent les premiers de la politique gouvernementale d'abandon des réparations. »

M. Charles Serre. — « J'avais quatre camarades dans la Résistance, un catholique, un juif, un socialiste, un communiste. »

« Monsieur le ministre, ces quatre camarades : le catholique, le juif, le socialiste, le communiste sont morts. Ils sont morts pour la France. Je vous livre leurs noms comme des symboles, persuadé qu'il n'est pas possible pour la France de faire une politique extérieure qui trahisse la mémoire de l'un quelconque d'entre eux. »

M. Pierre Cot. — « Vous voulez intégrer l'Allemagne dans l'Europe. Mais quelle Allemagne, dans quelle Europe et pourquoi ? »

« Il s'agit de l'Allemagne

ATOMES ATOMES ATOMES ATOMES
L'ÈRE ATOMIQUE
EST OUVERTE...

PEU de temps après la dernière conversation avec le professeur Nucleus...

tuelle et proposé de l'adapter à l'économie existante...

cent mille fois plus cher qu'une bombe ordinaire...

Dans quelques années, le monde sera complètement transformé...

Que peut-on faire de l'énergie atomique? Et comment peut-on utiliser cette énergie?

Et demain, dans un monde où personne ne songera plus à fabriquer des bombes...



Cette charmante jeune fille (Josette Daydé, 17 ans et demi) est, depuis quelques jours, première danseuse de l'Opéra.

NOI (SANS DISTINCTION D'ORIGINE)
NOI ON AIDE LES JEUNES, victimes du nazisme, à poursuivre leurs études

DANS ce bureau clair, serein, meublé avec simplicité, sous le regard amical de feu Jacob Benveniste...



M. Halm BENVENISTE

française. Il participe à de nombreuses organisations philanthropiques...



Champion mortel! Ici vient d'explorer une bombe atomique de l'armée américaine.

15 décembre : limite du concours de scénarios

1° Le Concours de « Droit et Liberté » est ouvert du 23 octobre au 15 décembre...

Un hôtel pour les étudiants. Les étudiants aiment M. Halm Benveniste...

Les matches joués par le YASC dimanche dernier

Minuit, place Pigalle. Les agents font une rafle. Tout à coup, une flamme s'élève...

Le jury est composé par la rédaction de « Droit et Liberté » et des dessinateurs collaborant au journal...

POMPES FUNEBRES ET MARBRERIE Edouard SCHNEEBERG

LE CARREAU (Suite du reportage de Pierre DELATRE)

Le Carreau. Les marchandises sont de meilleure qualité qu'au boutiquier...

ÉMILIE BURÉ

(SUITE DE LA PAGE 1)

plus rassurants que lui. Citons Blücher, gros banquier; Essen Heinemann...

l'ALLEMAGNE orientale reste provisoirement sous le contrôle de la Russie...

déclaré notamment M. Grotewohl, est pour nous une frontière de paix...

J'AVAIS CHOISI UN AUTRE MÉTIER

Dessinateur, publicitaire il rêve (encore) à la peinture

— Bonjour, André! Tu as une sale mine aujourd'hui.

— Ce n'est pas grave, je viens seulement de passer ma nuit à travailler...

Ces déclarations sont valables dans l'immédiat. Quand l'Allemagne aura retrouvé son unité...

Où, drôle de vie que d'être ligoté, esclave jusqu'à l'usage d'un métier...

fait choisir un métier pour gagner son pain quotidien.

Au temps de Bismarck comme au temps de la République de Weimar...

Dessinateur publicitaire, ce n'est pas mal pourtant.

Car toutes les écoles sont payantes et ne promettent pas de débouchés immédiats.

Mais pour André, inutile d'envisager de suivre un cours. Sa maman, usée par le travail...

Seulement, notre société n'est pas encore construite pour permettre à chacun de réaliser son avenir.

Tout enfant, André perd son père, et sa maman dut peiner dur pour l'élever.

A l'heure présente, la Pologne a pris un intérêt à ses terres recouvrées qu'elle tire de la main...

Il y a beaucoup de malheur. Il comprend les difficultés où se débat l'étudiant pauvre.

Je ne sais pas où aller à l'école. Si j'avais continué mes études, je serais devenu...

FABRIQUE DE TRICOTS

Je n'ai pas eu le temps de terminer victorieusement leurs études.

Je n'ai pas eu le temps de terminer victorieusement leurs études.

Ets GANA

Je n'ai pas eu le temps de terminer victorieusement leurs études.

Je n'ai pas eu le temps de terminer victorieusement leurs études.

BOULANGERIE-PÂTISSERIE ISRAËLITE

Je n'ai pas eu le temps de terminer victorieusement leurs études.

Je n'ai pas eu le temps de terminer victorieusement leurs études.

BERNARD

Je n'ai pas eu le temps de terminer victorieusement leurs études.

Je n'ai pas eu le temps de terminer victorieusement leurs études.

Les meilleurs TISSUS

Je n'ai pas eu le temps de terminer victorieusement leurs études.

Je n'ai pas eu le temps de terminer victorieusement leurs études.

ZAJDEL

Je n'ai pas eu le temps de terminer victorieusement leurs études.

Je n'ai pas eu le temps de terminer victorieusement leurs études.

GRANDE NUIT ISRAËLIENNE

Je n'ai pas eu le temps de terminer victorieusement leurs études.

Je n'ai pas eu le temps de terminer victorieusement leurs études.

DEUX GRANDES FORMATIONS

Je n'ai pas eu le temps de terminer victorieusement leurs études.

Je n'ai pas eu le temps de terminer victorieusement leurs études.

PRESIDENTS DE SOCIÉTÉS ET D'OEUVRES SOCIALES

Je n'ai pas eu le temps de terminer victorieusement leurs études.

Je n'ai pas eu le temps de terminer victorieusement leurs études.

GRAND CHOIX DE COLLECTIONS

Je n'ai pas eu le temps de terminer victorieusement leurs études.

Je n'ai pas eu le temps de terminer victorieusement leurs études.

LEÇONS D'ANGLAIS, ALLEMAND, RUSSE

Je n'ai pas eu le temps de terminer victorieusement leurs études.

Je n'ai pas eu le temps de terminer victorieusement leurs études.

LEÇONS D'ANGLAIS, ALLEMAND, RUSSE



QUAND LA DAME DU QUAI CONTI GRIMPE AUX ARBRES (GÉNEALOGIQUES)

FONDATION CHAREYRE-CONORT. Les arrérages de cette fondation seront affectés tous les ans, sa vie durant, à une fille d'officier supérieur se trouvant sans ressources et n'ayant pu obtenir du gouvernement la concession d'un bureau de tabac.

Vous connaissez le prix Cognac-Jay. Vous ignorez peut-être encore que la lourde tâche incombée à l'Académie française de décerner cent cinquante-dix-neuf autres « prix de vertu », et que certains d'entre eux relèvent du royaume d'Ubu. De ceux-ci, la fondation Charreyre-Conort est le premier que vous rencontrerez en parcourant la liste des récompenses académiques (1). Pour suivez-vous en trouverez quelques autres.

UBU ET SAINTE-CATHERINE

PRIX LEFRANÇOIS (...) à une famille... habitant une commune de l'arrondissement d'Yvetot (Seine-Inférieure), à l'exclusion de la ville d'Yvetot et des chefs-lieux de canton.

Ubu roi (d'Yvetot).

PRIX EUGENE FARCY VAN AEL (...). Un de ces prix devra être attribué à une famille habitant le département de Seine-et-Oise et de préférence la commune de Parmain ou le canton de l'Isle-Adam.

Ubu est Dieu et Sainte-Catherine est sa prophète. Mais Ubu est-il le seul Dieu dont l'esprit plane au-dessus de la coupole du quai Conti?

Liste des prix de vertu de l'Académie française n'est-elle qu'un supplément gratuit à 100 à Moëlle?

COMME DISAIT BARDECHE... Ou bien c'est aussi un supplément annuel à l'Action Française, recapé du naufrage de ce vaisseau sabordé?

L'Académie française décerne à la vertu cent quatre-vingts prix d'un valeur moyenne de deux mille francs.

Dix-huit d'entre eux réservent leurs faveurs à la vertu catholique. Condition qui procède de la traditionnelle méfiance que les huguenots inspirent aux milieux bourgeois.

Nullement, répondent les fondateurs des prix Faucher et Théodore Lefèvre, lesquels couronnent le juste pour peu qu'il soit « catholique ou protestant ».

On a peine à croire que cette restriction vise les théophilanthropes ou les sectateurs du

Vaudou. Il faut donc bien conclure que ce n'est pas la foi, mais l'esprit de Drumont qui a dicté ces conditions à leurs auteurs...

Et c'est le même esprit qui inspira M. Etienne Lamy, créateur d'une « fondation » dont le bénéfice se limite à « des familles de paysans français et catholiques ».

Il faut penser que MM. Bataud, Beausse, Colombat - Buvat, Faucher et Le Naour ont été particulièrement frappés par cet exemple, puisque tous ont tenu à souligner leur « absolue identité de pensée et de vues avec M. Etienne Lamy ».

Le culte d'Ubu, on le voit, n'est pas incompatible avec celui de Drumont. Les candidats au prix Alfred « en faveur des familles nombreuses des colonies » devront être Français de nationalité et de race blanche.

L'illustre prix Cognac-Jay ne peut être décerné qu'à des familles dont le père et la mère sont, comme disent Bardèche, « nés Français ».

La fondation Jean de Nettancourt-Vaubecourt. (Suite page 6)

LIVRES THÉRÈSE

nous revient sans une ride APRÈS 10 ANS D'ABSENCE

RELIRE, après dix ans, un livre qu'on avait aimé, c'est toujours une entreprise hasardeuse et qui vous réserve d'ordinaire, plus de désillusions que de vraies joies. Viens de recevoir « Bonsoir Thérèse » (1) d'Elisa Triolet, publié en 1938 et que la Bibliothèque Française a récemment réédité.

J'avais gardé, en particulier, le souvenir d'une étrange histoire d'assassinat sous un titre frivole : « Je cherche un nom de parfum et qui, frivole, d'ailleurs, n'est que d'apparence puisque la femme qui cherche un nom de parfum — qui lui sera payé deux mille francs par le fabricant — est

en réalité en quête d'un travail rémunérateur qui lui permette d'assurer son existence. C'est ce récit que j'ai donc commencé par relire et — miracle — voici que, tout de suite, je me suis senti repris par ce mélange si bien dosé de charme, de réalisme, de poésie, de perfection

Après dix ans d'absence, Thérèse nous revient sans une ride. J'ai, alors, commencé le livre à la première page et je ne l'ai plus quitté que je n'aie achevé les sept histoires que le composent — en comptant le prologue et l'épilogue.

Prenez par exemple : « Une vie étrangère » la narratrice rencontre à Nice deux Américains blonds qui se ressemblent comme deux frères et qui sont, à la fois, espions, mouchards, trafiquants d'armes, hommes du monde et ivrognes.

Nous les retrouvons à Paris où nous les suivons de boîte de nuit en boîte de nuit, puis, chez eux, où nous apprenons l'ignominie de leur existence désaxée et que l'un d'eux traîne la douleur d'avoir vu mourir la femme qu'il aimait.

Prenez encore : « Paris qui rêve ». Par une soirée de brouillard, des prolétaires parisiens se retrouvent unis, place de la République, en face des agents casqués qui les assomment sans oser descendre de leurs cars.

Un autre écrivain sur les mêmes thèmes serait entré dans de grands développements, aurait voulu tout expliquer. A quoi bon. Nous en savons assez. Nous comprenons tout. Bien mieux, les silences d'Elisa Triolet sont plus éloquents que les bavardages de tel ou tel car ils nous obligent à réfléchir. Ils éveillent des idées, qu'ils prolongent dans notre mémoire.

Seulement pour raconter de cette manière-là, il faut un admirable don. C'est ce don qu'Elisa Triolet, venue d'un pays de grands contes, possède sans même paraître s'en douter, d'une façon pour ainsi dire instinctive.

Ce que l'on perçoit à travers les récits de « Bonsoir Thérèse », comme à travers cet étonnant « Cheval Blanc » auquel je dois une de mes plus grandes joies de lecteur depuis mon retour de captivité — à travers n'importe lequel des autres livres d'Elisa, ce n'est pas une forme littéraire déterminée, la recherche d'un effet voulu, mais, comme la modulation d'une voix. La phrase suit exactement le développement de la pensée, se plie au rythme du récit. On ne devine pas derrière elle l'écrivain préoccupé d'imaginer de nouvelles métaphores, de découvrir un procédé inédit de narration.

Les interprètes se tirent avec honneur de la situation où l'auteur les a jetés. Mlle Françoise Christophe est une séduisante « demoiselle de petite vertu », Mlle Margot Lion, une bonne mauvaise-bonne. M. Claude Sainval un dandy plein de charme. Il faut mentionner à part Mlle Arlette Thomas qui parvient à donner à son rôle d'oisie blanche une passion qui ferait merveille employée à un meilleur usage.

Le décor et les costumes sont de Grau Sala, il convient de le signaler, puisque la pièce leur doit le meilleur d'elle-même.

Roger PAYET-BURIN.



Marcel Achard en galante compagnie : Françoise Christophe (aux bas artistiquement ouvragés) et Jacqueline Pierreur (aux fines bottines).

AMANDA

(héroïne de Marcel Achard)

A PEU DE VERTU... la pièce moins encore

Le rideau de la Comédie des Champs-Élysées s'ouvre sur le Mississipi. On l'aperçoit à travers une grande fenêtre à meneaux. Il est d'un tendre bleu pastel et si large qu'il bouche tout l'horizon.

Amanda, une jeune coquette de Jésus. On devine les effets qui peuvent être tirés de cette rencontre du vice et de la vertu. C'est d'un comique un peu gros, mais enfin on s'y résigne de bonne grâce.

Arrive, sur ces entrefaites, serrée dans une robe grise qui lui couvre les pieds, une jeune coquette du Sacré-Cœur de Jésus. On devine les effets qui peuvent être tirés de cette rencontre du vice et de la vertu.

On me dispensera de raconter la suite. Il n'y a pas de ficelle, fut-elle grosse comme une corde, sur laquelle Marcel Achard hésite à tirer. Il n'y a pas de jeu de mots, dont il se prive pour nous faire rire, d'attendrissement dont il se passe pour nous faire pleurer.

Le drame, c'est qu'il n'arrive ni à l'un ni à l'autre.

ON pourrait objecter que cet échec est parfaitement honorable, attendu que l'auteur a voulu rompre avec sa facilité, faire du nouveau, s'essayer à une pièce « psychologique ».

Malheureusement, l'histoire de la fille-de-joie-qui-a-bien-

droit-d'aimer-elle-aussi a été traitée cent fois, et sans doute cent fois mieux. L'audace de Marcel Achard a du retard.

On ne devine pas, dans ces pièces d'illusion de « penser ». Mais c'est une considération qui a rapport au commerce.

Les interprètes se tirent avec honneur de la situation où l'auteur les a jetés. Mlle Françoise Christophe est une séduisante « demoiselle de petite vertu », Mlle Margot Lion, une bonne mauvaise-bonne.

Le décor et les costumes sont de Grau Sala, il convient de le signaler, puisque la pièce leur doit le meilleur d'elle-même.

Roger PAYET-BURIN.

THEATRE YIDDISH 'YKUT' 10, RUE DE LANCRY - BOT. 57-24 Administration : MOSCOVITCH SAMEDI 3, DIMANCHE 4 et LUNDI 5 DECEMBRE, à 9 h. VERTES PRAIRIES Comédie en 3 actes de Peretz Hirshbein Mise en scène de Sheftl Zack

Arthur Miller HUSBANDS (Traduit de l'Américain par Yvonne Desvignes) RESUME DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS Obséquiant à l'union de son directeur, M. Newman, chef du personnel dans une grande entreprise, se rend après le travail chez son oncle pour retirer les lunettes commandées depuis plusieurs semaines. Les lunettes lui conviennent de porter des verres de contact, « plus esthétiques », mais M. Newman s'y refuse, ne pouvant les rapporter, il se résout, avec une seule visite à portée de laurier ordinaire. Copyright by Droit et Liberté et Éditions de Minuit. Tous droits réservés.

CINÉMA TECHNICOLORE... A PIED ET A CHEVAL

DANS les quartiers passent en ce moment trois « technicolor » qui valent la peine qu'on s'en occupe. Le premier est idiot, le second est un peu plus intéressant, le troisième est drôle.

Après dix ans d'absence, Thérèse nous revient sans une ride. J'ai, alors, commencé le livre à la première page et je ne l'ai plus quitté que je n'aie achevé les sept histoires que le composent — en comptant le prologue et l'épilogue.

Le deuxième de nos chefs-d'œuvre a le toupet de porter pour titre : « Aladin ou la lampe merveilleuse ».

Aladin, chanteur de charme, roucoule dans les rues d'une Bagdad de fantaisie, en compagnie d'un personnage comique à lunettes, dont le rôle consiste en plaisanteries de genre : « Ah ! si j'avais une mitraillette !... ».

Aladin, chanteur de charme, roucoule dans les rues d'une Bagdad de fantaisie, en compagnie d'un personnage comique à lunettes, dont le rôle consiste en plaisanteries de genre : « Ah ! si j'avais une mitraillette !... ».

Aladin, chanteur de charme, roucoule dans les rues d'une Bagdad de fantaisie, en compagnie d'un personnage comique à lunettes, dont le rôle consiste en plaisanteries de genre : « Ah ! si j'avais une mitraillette !... ».

Aladin, chanteur de charme, roucoule dans les rues d'une Bagdad de fantaisie, en compagnie d'un personnage comique à lunettes, dont le rôle consiste en plaisanteries de genre : « Ah ! si j'avais une mitraillette !... ».

Aladin, chanteur de charme, roucoule dans les rues d'une Bagdad de fantaisie, en compagnie d'un personnage comique à lunettes, dont le rôle consiste en plaisanteries de genre : « Ah ! si j'avais une mitraillette !... ».

Aladin, chanteur de charme, roucoule dans les rues d'une Bagdad de fantaisie, en compagnie d'un personnage comique à lunettes, dont le rôle consiste en plaisanteries de genre : « Ah ! si j'avais une mitraillette !... ».

Aladin, chanteur de charme, roucoule dans les rues d'une Bagdad de fantaisie, en compagnie d'un personnage comique à lunettes, dont le rôle consiste en plaisanteries de genre : « Ah ! si j'avais une mitraillette !... ».

Aladin, chanteur de charme, roucoule dans les rues d'une Bagdad de fantaisie, en compagnie d'un personnage comique à lunettes, dont le rôle consiste en plaisanteries de genre : « Ah ! si j'avais une mitraillette !... ».

Aladin, chanteur de charme, roucoule dans les rues d'une Bagdad de fantaisie, en compagnie d'un personnage comique à lunettes, dont le rôle consiste en plaisanteries de genre : « Ah ! si j'avais une mitraillette !... ».

Aladin, chanteur de charme, roucoule dans les rues d'une Bagdad de fantaisie, en compagnie d'un personnage comique à lunettes, dont le rôle consiste en plaisanteries de genre : « Ah ! si j'avais une mitraillette !... ».

Aladin, chanteur de charme, roucoule dans les rues d'une Bagdad de fantaisie, en compagnie d'un personnage comique à lunettes, dont le rôle consiste en plaisanteries de genre : « Ah ! si j'avais une mitraillette !... ».

Aladin, chanteur de charme, roucoule dans les rues d'une Bagdad de fantaisie, en compagnie d'un personnage comique à lunettes, dont le rôle consiste en plaisanteries de genre : « Ah ! si j'avais une mitraillette !... ».

Aladin, chanteur de charme, roucoule dans les rues d'une Bagdad de fantaisie, en compagnie d'un personnage comique à lunettes, dont le rôle consiste en plaisanteries de genre : « Ah ! si j'avais une mitraillette !... ».

Aladin, chanteur de charme, roucoule dans les rues d'une Bagdad de fantaisie, en compagnie d'un personnage comique à lunettes, dont le rôle consiste en plaisanteries de genre : « Ah ! si j'avais une mitraillette !... ».

Aladin, chanteur de charme, roucoule dans les rues d'une Bagdad de fantaisie, en compagnie d'un personnage comique à lunettes, dont le rôle consiste en plaisanteries de genre : « Ah ! si j'avais une mitraillette !... ».

Aladin, chanteur de charme, roucoule dans les rues d'une Bagdad de fantaisie, en compagnie d'un personnage comique à lunettes, dont le rôle consiste en plaisanteries de genre : « Ah ! si j'avais une mitraillette !... ».

Aladin, chanteur de charme, roucoule dans les rues d'une Bagdad de fantaisie, en compagnie d'un personnage comique à lunettes, dont le rôle consiste en plaisanteries de genre : « Ah ! si j'avais une mitraillette !... ».

il déserte et meurt : ça lui apprendra à trahir son sang. Le tout est traité férocement. Gary Cooper joue au chat et à la souris avec l'assassin (un métrisse !), etc., etc.

Ce film témoigne à la fois d'une sorte de patriotisme à la Déroulède, et d'un racisme d'autant plus dangereux qu'il se présente à tout naturellement, sous la naïve apparence d'un western (en technicolor). Avec un western, on peut tout dire à Hollywood. Et les galopades, les poursuites, les acrobaties tissent souvent leurs effets faciles sur un thème singulièrement révélateur d'un état d'esprit qui n'a rien d'inno-

cent.

CHEVAL-PISTOLET-BAISER

Donc, ces trois films passent et repassent dans les quartiers, devant un public qu'attire l'appât du « technicolor ». Ce sont, pourrait-on dire, des navets qui ne valent pas la peine qu'on en parle. Mais le problème qu'ils posent ne manque pas d'intérêt, puisque Hollywood, avec obstination, envoie dix œuvres de ce niveau pour une bonne.

Avant admis que la formule cheval-pistolet-baiser faisait recette, les producteurs américains n'hésitent devant aucun sacrifice. Ils assomment de cheval-pistolet-baiser tout ce qu'ils peuvent puiser dans le théâtre, la littérature ou les mauvais thèmes.

Il assomment aussi de psychanalyse et de folle tout ce qu'ils peuvent puiser dans le roman noir ou le mélodrame, ils nous accablent de leur police à pied ou à cheval, ils arrangent l'histoire, jonglent avec Jeanne d'Arc, Chopin, etc. Plus rien n'est à l'abri de leur imagination commerciale.

Le cinéma va-t-il se métamorphoser dans leurs mains en une entreprise d'obscurantisme ? Pendant que leurs grands metteurs en scène et leurs bons acteurs s'empoussièrent à faire de bons films sur des thèmes qu'impose un sol-dant point de vue commercial?

Ils comptent sans le public, qui se lasse et juge. Dans les quartiers, la recette commence à donner de mauvais résultats. Les gosses n'aiment pas cet Aladin qui n'était pas leur. Dans la « Taverna du Cheval-Rouge », les baisers de deux couples de lèvres puissamment carminées éveillent dans la salle des tempêtes de sifflets, de sours, de trépiglements et de bruits divers.

Quant aux « Tuniques Rouges » : « J'aimerais bien être le taureau pour foncer dedans », dit un spectateur.

Et le n'ai jamais vu de queue aussi longue, aussi assidue que devant les salles où passe le « Voleur de bicyclette », où il n'y a ni cheval, ni baiser, ni chansons, rien : qu'un chômeur.

Catherine MAL.

Ne laissez pas passer LE VOLEUR DE BICYCLETTE (simple histoire d'un chômeur) PRÉSENT DE PARAITRE (ou l'édition vue par un réaliste). JOUR DE FÊTE (ou la grande aventure du facteur au village).

Quant à l'Aladin, qui aime une métisse, le troisième film s'intitule « Tuniques écarlates ». Côté couleurs, quelques beaux rouges (autant que de tuniques), et des paysages assez réussis. Les métisses en révolte contre les blancs appellent les Indiens descendants des collines sur leurs petits chevaux en criant « On l'impression d'avoir déjà vu ça quelque part ». Les blancs, en tuniques écarlates et flanqués du vieux et fatigué Gary Cooper, en chemise à carreaux de la police américaine, sont massacrés par les méchants métisses, qui protègent un horrible assassin. Les Indiens, aussi bêtes que féroces, s'inclinent devant le rouge des tuniques. Quand au jeune et beau Canadien, qui aime une métisse,

FOCUS

— Eh bien, dit l'oculiste en refermant sa paume sur les coupes minuscules en abaissant la main, vous êtes le premier à me dire ça. — J'en connais d'autres, dit M. Newman. Vous verrez que même si ces objets se répètent chez des millions de gens, il s'en trouvera d'autres qui n'arriveront jamais à les supporter. — Eh bien, je vous souhaite bonne chance avec vos lunettes, en tout cas, dit l'oculiste en le racommodant. — Je vous remercie, dit M. Newman en ouvrant la porte. — Vous avez vu ? dit l'oculiste en riant et il laisse tomber à terre l'une des petites coupes transparentes. Cela résonne comme une balle de ping-pong. La coupe, après avoir rebondi, achevait de s'immobiliser dans un tintement. — Il faut la chance de trouver dans le miroir une place assise. Il n'aurait pas eu la force, ce soir-là, de voyager debout jusqu'à sa station. Surexcité comme il l'était, le relenti des voyageurs entassés, auquel il était toujours particulièrement sensible, lui eût donné la nausée. Mais assis, il se sentait faible. Les verres tout neufs dans sa poche vibraient comme un petit animal luttant de vitesse avec le train. Il cherchait fébrilement le moyen qui lui permettrait de se passer de lunettes, mais l'approche même de la solution ne faisait que graver plus profondément en lui la certitude que, sans verres, il ne pourrait bientôt plus sortir de chez lui. Pour apaiser son angoisse, il tenta d'évoquer la femme sans visage qui revenait dans sa vision du bonheur, mais elle s'évanouit sitôt née, et seul persista devant lui le contour du miroir de sa salle de bains. Il descendit à son arrêt et atteignit la rue sans voir autre chose que le miroir. Il traversa sans remarquer M. Finkelstein qui, assis devant sa boutique, humait l'air chaud de la nuit, et grimpa l'escalier qui partageait en deux sa minuscule pelouse. La barre n'était pas posée et la porte était ouverte. Il oublia de retirer son chapeau en passant devant sa mère installée devant la radio : il monta rapidement l'escalier familial ; c'est en franchissant le seuil de la salle de bains qu'il souleva le bonsoir à sa mère, tandis qu'il donnait de la lumière. Il posa son chapeau sur le bord étroit de la baignoire et sortit ses lunettes. Les branches s'écartèrent lentement sous la pression de ses doigts, il prit soin de ne pas les forcer. Il mit les verres et se regarda dans le miroir. C'est fois encore, il ne distingua qu'un océan de miroirs, bientôt des larmes de cravate. D'abord hypnotisé par cette masse argentée, il ferma les yeux, puis regarda à nouveau. A sa droite, les contours du miroir commencent à devenir visibles, puis à se préciser. Maintenant le bord de gauche se dessinait aussi. Le cadre entier se pré-

FOCUS

senta avec une surprenante netteté, de sorte qu'il oublia ce qui le préoccupait et regarda autour de lui. Il lui sembla qu'il respirait tout à coup comme il ne l'avait pas fait depuis des années. Les poils de sa brosse à dents, comme ils étaient précis ! Les détails du carrelage, la trame des serviettes. Et puis, tout à coup, cela lui revint. — Il demeurait longtemps à se contempler ; son front, son menton, son nez. Un bon moment se passa à inspecter les détails de son visage avant qu'il prit conscience de l'ensemble. Il lui semblait que le ciel se dérobait. Il hochait la tête en un rythme accordé aux balancements de son cœur. Un dépôt de salive au fond de sa gorge contractée le fit tousser. Ce qu'il contemplait dans le miroir de sa salle de bains, de cette salle de bains dont il se servait depuis près de sept ans, c'était, à ne rien pouvoir douter, le visage d'un Juif. Oui, avec ces lunettes, un Juif s'était introduit dans la salle de bains. Les verres transformèrent son visage exactement dans le sens dont il avait peur, mais c'était bien pire, maintenant que sa crainte se réalisait. C'était mille fois pire que trois semaines auparavant, chez l'oculiste, quand il n'avait eu que la monture. Ce jour-là, il s'était pu rapprocher du type Hindenburg, avec ses joues sans relief, sa tête presque carrée et sa peau claire, et surtout — trait le plus éloquent de tous — les peches qui se dessinaient sous les yeux, c'était du visage sévère de Hindenburg. Et c'était déplaçant, mais pourtant acceptable, mais pas ceci. Maintenant, derrière ces yeux irrésistiblement projetés hors de l'orbite. Les branches des lunettes faisaient paraître encore plus plat son crâne luisant et fuyant ; ainsi mis en valeur, le nez, déjà busqué à l'état normal, semblait positivement crochu. Il retira les verres, et posément les remplaça, pour observer la déformation des traits. Il tenta de sourire. C'était un sourire de commande mais il le prolongea et ne le reconnut plus. Sous ces yeux globuleux, c'était une grimace ; les dents, qui n'avaient jamais été bien alignées, semblaient maintenant parquer ce sourire, en faire une parade insolente et rusée, une manifestation fautive de gaieté qui venait démentir, selon lui, la courbe sévère du nez, ses yeux à fleur de tête, les oreilles en éventail. Tout son visage était, lui semblait-il, projeté en avant, comme celui d'un poisson. — Il ôta les lunettes. Jamais sa vue n'avait été aussi brouillée ; son regard n'avait jamais été aussi flou. Les jambes faibles, il sortit de la salle de bains, alla jusqu'à la pendule où il accrocha son veston, puis descendit dans le living-room. Sa mère, le journal sur les genoux, avait allumé la lampe, ce qu'elle ne faisait qu'après avoir entendu son fils entrer ; elle jeta les yeux sur lui avant d'échanger

FOCUS

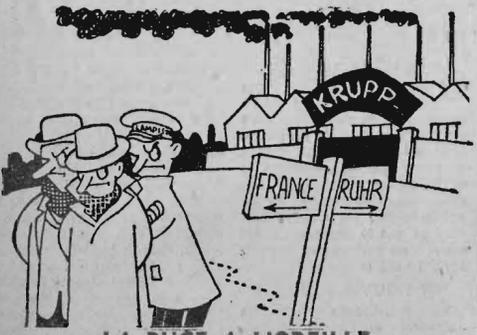
les quelques propos qui constituaient leur conversation avant le repas du soir. L'odeur du dîner parvenait jusqu'à lui. Il connaissait l'emplacement de chaque meuble, son prix, et savait exactement quand il lui faudrait repousser le plafond. C'était sa maison, son intérieur ; cette vieille femme, assise à son fauteuil roulant auprès de la radio silencieuse, c'était sa mère ; pourtant, il se déplaçait parmi eux d'un pas d'automate, comme un étranger. Il prit place sur le divan en face de sa mère, et ils se mirent à causer. — Tu as pensé à suspendre ton veston ? Il a dû faire très chaud, en ville, aujourd'hui ? Est-ce que le train était bon ? Tu as eu beaucoup à faire ? Comment va M. Gerbon ? — Quand il fut répondu à toutes ses questions, il alla manger le dîner préparé par la femme de ménage. Dîner qui lui parut lourd et indigeste, et dont il laissa la moitié. Quand il eut fini, il se lava la figure au-dessus de l'évier et l'éstasy dans une serviette réservée à cet usage. Fait étrange, il n'était capable de penser qu'à une chose : la netteté avec laquelle lui étaient apparus les poils de sa brosse à dents. S'emparent du journal de la veille — qu'il achevait toujours de lire avant d'aborder celui du jour même — il se remit à place sur le divan, sous la lueur de la lampe ; il mit ses lunettes ; pour être plus à l'aise, il retira les élastiques qui fixaient ses manchettes et les posa à ses côtés. Sa mère prononça son nom. Il leva la tête et la regarda bien en face. Elle l'étudia longuement, en avançant progressivement le buste. Il sourit, timidement, comme il le faisait chaque fois qu'il abordait un complet neuf. — Ma parole, dit-elle en riant, on te prendrait bien pour un Juif. Il rit avec elle, conscient de ce qu'il projetait ses dents en avant. — Tu ne pourrais pas porter des verres sans montures ? — J'ai essayé. Ils me donnent tous le même air. Ceux-là sont encore ce qu'il y a de mieux à ce point de vue. — Je pense que personne ne s'en apercevra, dit-elle, et elle reprit sa lecture, tenant le journal de façon à ce que la lumière tombât droit sur la feuille. — Je ne pense pas, moi non plus, dit-il, et il reprit son journal. Son corps était moite, son visage sec et frais. Une brise venant de la cour traversait la maison. De la rue s'éleva une cascade de cris d'enfants qui diminua et mourut lorsqu'il poursuivit les deux éloges. Agacé, il échangea avec sa mère un coup d'oeil scandalisé par ces infractions à l'impasse paisible qui régnait sur leur bloc. Et ce rappel d'une tradition bien établie fut pour lui comme un souffle sain

FOCUS

et rassurant. Il se pencha sur le papier, et il lui sembla que, pour la première fois de sa vie, il lisait sans effort. D'habitude, ses yeux se fatiguaient si vite qu'il se contentait de lire les nouvelles en avant la guerre, distraire souvent par ses propres souvenirs de ses moments d'attente en France. Mais ce soir, il s'abandonna, épluchant jusqu'aux plus petits détails du bas de la page. Un paragraphe retint son attention, il le relut quatre ou cinq fois. C'était une brève information. Des vandales avaient envahi un cimetière juif la nuit précédente ; ils avaient retourné trois pierres tombales, et gravé sur d'autres la croix gammée. Cette lecture le passionna comme eût pu le faire un roman policier. Il y traînait un relent de violence, la même menace d'actions sauvages et de force déchaînée qui l'assailait devant les pilliers du métro. Ses yeux sautaient de deux paragraphes, comme pour en extraire l'émotion jusqu'à la dernière goutte. Un grand calme descendit sur lui, son agitation tomba comme, après le passage d'une onde, se fige à nouveau le miroir d'un étang. Et son rêve du carrousel lui revint à l'esprit. « Police. » Il vit les charlots vides dans leur ronde, en avant, puis en arrière, puis en avant. Qu'étaient-ils donc qui se tramait là, sous terre ? Comment ce rêve lui était-il venu ? Il s'imagina, grimant dans un des charlots vides, un grand cygne jaune. Il se mit à tourner, en avant, puis à reculer, puis en avant. Il sentait vibrer sous lui les puissantes machines souterraines. Il se sentit étreint par une ombre nappée de frayer et, avec colère, il bannit de son esprit le carrousel et se replongea dans son journal. L'éditorial à la louange du corps des pompiers, un autre sur le moral des troupes, un récit sur l'utilisation des diamants dans les industries de guerre. Mais les mots ne faisaient que passer devant ses yeux et tout ce qu'il retint fut une vision de pierres tombales entassées tandis que des vandales armés de leviers et de barres de fer fracassaient dans la boue des étoiles de David en marbre. Quand sa mère fut finie de lire ses deux paragraphes, son fauteuil jusqu'à lui. Il dormait. Elle le secoua. Il prépara le divan pour elle et l'aïda à se coucher. Puis, il monta lui-même se débarrasser. Son chapeau demeura posé sur le rebord de la baignoire. Jamais encore il n'avait passé une nuit hors de son carton ovale.

Les spectacles de la semaine

par CERNIER



LA PUCE A L'OREILLE



VIENS AVEC MOI



CE BON VIEUX SAM



JOUR DE FETE



IL N'Y AURA PAS DE REARMEMENT DE L'ALLEMAGNE !!



ILS NE VOUDRONT PAS ME CROIRE



PREMIERE DESILLUSION

2-8 Décembre 1949
TOUS LES VENDREDIS

N° 6 (110)

25 fr.

Droit et Liberté

CONTRE LE RACISME ET L'ANTISEMITISME, POUR LA PAIX

QUAND LA DAME DU QUAI CONTI GRIMPE AUX ARBRES (généalogiques)

(Suite de la page 5).

sable de cette clause, et qu'en l'appliquant elle se borne à exécuter les volontés d'un particulier. Nous considérons, nous, que l'Académie est un organisme public et qu'elle représente quelque chose dans notre République démocratique, laïque et sociale ; que la liste de ses prix est une brochure sortie à nos frais des presses de l'Imprimerie Nationale, et distribuée gratuitement. Il fallait savoir répondre, à Goffard ou au notaire de Goffard, « Nous ne pouvons ». En acceptant de décerner un prix à de telles conditions, en introduisant cette note antisémite dans un imprimé officiel, l'Académie française s'est à jamais condamnée aux yeux des Français civilisés et sensés.

LA TERRE, ELLE, NE MENT PAS...

Il faut examiner aussi le contenu social de la liste des « Prix de vertu ». Fondation Amicus : secours en espèces à des personnes appartenant de préférence à un niveau social élevé. (Ce niveau est la plus belle appartenance de ma vie). Prix Camille Cavellan : à des femmes... choisies de préférence dans un milieu social où règne une certaine éducation.

Si l'on cesse de dispenser ses bienfaits aux gens du monde déshérités, c'est pour se pencher sur le sort des « paysans français », comme MM. Bobillier, Buvignier, Géhère, Lamy, Lefèvre, Lefrançois, Le Naour, Saulnier et beaucoup d'autres. Car le temps du retour à la terre est resté cher à bien des cœurs, tel celui de M. Théodore Viette, dont le legs s'adressera à des œuvres ayant pour objet de ramener des Français à des campagnes de France, pour se livrer à la culture. Regrettons en passant que cet hypernationaliste se soit si peu livré à la culture de la langue française.

Il faut d'ailleurs reconnaître, en bonne justice, que la société française ne se compose pas exclusivement

d'aristocrates victimes du paupérisme et de paysans bien-pensants. Il y a aussi des domestiques. A eux la manne du prix Pérou (c'est cinq cents francs, le Pérou) et du prix Savourat-Thénard. S'ils sont assez heureux pour avoir servi leur maître depuis plus de vingt ans et n'avoir touché qu'une partie des gages qui leur étaient dus ou des gages très modestes, ils pourront postuler les quinze cents francs du prix Peyraud-Beaumont. C'est évidemment une solution au problème de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Le prix Alexandre Broquette-Gonin se décerne à des instituteurs qui se seront fait remarquer par leur excellente conduite. Voilà qui sonne républicain.

LA VERTU DEBORDANTE

Paternalisme ne figure pas encore au Larousse. C'est donc à la liste des prix de vertu qu'il faut recourir pour

en pénétrer l'esprit. Revenons à M. Etienne Lamy. Il répartit ses vingt mille francs en dix prix. Toutefois, « dans des circonstances exceptionnelles, s'il apparaît que vingt mille francs remis à une seule famille ne risquent pas d'y introduire la paresse, mais achèveront d'y rendre meilleur un avenir déjà préparé par de l'intelligence et du travail, ces vingt mille francs pourront former un seul prix ».

Il n'a pas échappé non plus à Camille Favre, ni à Jules Faivre, qu'en allouant de l'argent aux gens du peuple, on ne peut que les encourager à l'oisiveté. Ce sont des moutons qui, d'après la volonté de ces deux bienfaiteurs, récompensent respectivement le dévouement filial et les vieillards nécessiteux.

« Femmes ou filles françaises » pour recevoir les trois mille francs d'Alexandre Darraq, vous devez, « sans fortune, intactes de mœurs » être « des emblèmes de vaillance et de dévouement dont la vertu ont débordé le foyer familial » pour soulager de plus malheureux en répandant l'entraide... Connaissez-vous à ce compte, disait à peu près Figaro, beaucoup de donateurs qui soient dignes d'être donateurs ?

lance et de dévouement dont la vertu ont débordé le foyer familial » pour soulager de plus malheureux en répandant l'entraide... Connaissez-vous à ce compte, disait à peu près Figaro, beaucoup de donateurs qui soient dignes d'être donateurs ?

FAUSSE NOTE

Le prix Hurel-Poulain sera décerné à un jeune homme ou à une jeune fille s'étant signalé par son dévouement et surtout son désintéressement envers sa famille ou ses patrons.

Travail, famille, patrons. Et comme aujourd'hui le corporatisme, c'est-à-dire la négation de la liberté, ne se conçoit plus sans le culte de la liberté d'entreprise. Mme veuve Debonnes a réservé sa sollicitude à des œuvres dignes d'intérêt dont les ressources sont limitées, mais non à l'assistance publique.

Moralité : l'Etat-trust, le pire des trusts.



Ici, c'est la Maison Blanche. Mais, où est la Maison qui s'occupe des Noirs ?

LA SEINE...

Les 28 enfants juifs tragiquement calcinés dans un fjord de Norvège seront bien vite oubliés. Il y a eu tant d'enfants juifs brisés ces dernières années. 28 de plus. Cela prouve qu'il en reste encore. Les petits Tunisiens n'auront pas d'obsèques nationales, comme Cerdan à Casablanca. Ces petits mèmes pré-tuberculeux qu'une organisation charitable invitait à se reposer une semaine sous le climat du grand Nord ne sont-ils pas des victimes innocentes, certes — des circonstances ? Ils n'avaient qu'à rester dans leurs ghettos. Peut-être certains lecteurs des grands quotidiens, à la lecture de cette nouvelle, ont-ils raisonné de la sorte ?

C'est qu'on s'est bien gardé de dire comment vivent les enfants juifs — et les enfants musulmans — sur cette terre si proche et si lointaine du Protectorat Français de Tunisie. Les journaux du soir se sont bien gardés de raconter combien d'enfants, en Tunisie comme au Maroc, meurent chaque année dans les ghettos et les medinas, de faim, de manque de soins, de phthisie. Au mellah de Casablanca 50 % des nouveau-nés n'atteignent pas leurs première année. On ne dit pas davantage que 50 % des enfants juifs du Maroc vagabondent dans les rues, s'occupent à mille petits métiers honteux, parce qu'il n'y a pas assez d'écoles. On a beau jeu après de parler de l'œuvre civilisatrice et de l'émancipation des populations arriérées.

On a donné du chocolat au petit Isaac Allal, l'unique survivant de la catastrophe aérienne. Nous avons vu sa photo. Le public s'est étonné. Mais personne n'a parlé — n'était-ce pas pourtant l'occasion ou jamais ? — du sort des enfants juifs victimes de l'impérialisme, les enfants de l'« Union Française ». Les enfants juifs d'Israël étouffés dans les pogromes organisés par l'armée et la police de Noury-Saïd avec la bénédiction du Foreign Office britannique et la complicité américaine. Oui, et la passivité d'une France qui renie sa tradition de générosité et qui, jadis, élevait sa voix lorsqu'un seul homme, quelque part était opprimé. L'opinion pourtant refuse de se solidariser avec cette politique de démission. Des meetings ardent les foules, les injuriant du danger que court le monde, de l'antisémitisme des nazis de l'Ouest et de la peste brune qui tenait en Orient. Et c'est heureusement à Paris, Paris qui se révolte à l'idée qu'on pourrait le faire oublier, que naît ce grand mouvement d'opinion et de protestation.

La Seine qui boudait le cigare de M. Ehrard, ministre allemand du gouvernement de Bonn, venu la narguer, se réjouit quand des voix d'hommes libres s'élèvent pour défendre la liberté. C'est Paul Rivet qui, lors d'une récente réunion, s'étonnait que « les pavés de Paris ne se soulevaient pas pour protester contre une pareille imbecillité et une pareille ignominie » (il parlait des morts français et vietnamiens de la guerre d'Indochine). Qu'il se rassure ; il n'y a pas que des pavés à Paris.

Paul J. RENNE.

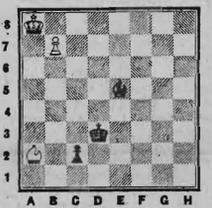
...ET MES AMOURS

ECHecs

par Maître I. SHERNETSKY

PROBLEME N° 5

Noirs : Saemisch



C'est aux Blancs de jouer. Une première vue, il semble que les Blancs doivent perdre, s'ils avancent leur pion à h5 en faisant une Dame, le fou noir à e5 le

prendra, tandis que l'on ne voit pas bien comment empêcher les Noirs de faire une Dame à e1. Fourtant il y a encore une ressource. Envoyez-nous vos solutions avant le samedi 10 décembre.

Combat original dans une colonie de vacances

Tout récemment nous avons eu l'occasion d'assister à une épreuve d'échecs assez singulière. C'était à la colonie de vacances de Tarbes. Tous ceux qui sont intéressés par les échecs et qui connaissent les cadets Jojo et Harry. Deux bons copains mais toujours en train de se chamailler. A l'issue d'une partie mouvementée et pichennette dont Jojo sort vainqueur, Harry conjus lui lance :

— Il n'y a pas de quoi être fier, le dernier des imbeciles peut gagner à ce jeu idiot.

Jojo se répliqua :

— Mon vieux, je te prends à tout autre jeu que les échecs, comme je suis plus fortiche que toi je suis sûr de gagner.

Déjà imprudent, car Harry le prend au mot :

— Tiens, tiens, grand malin, ce soir tu me monteras ce que tu sais faire aux échecs, ça c'est un jeu où il faut de l'intelligence et comme tu n'en es pas, Jojo, tu vas jouer à notre jeu, pour si peu et de répliquer :

— D'accord, petite nature, je te donnerai un leçon de plus.

Après cet aimable échange de politesses, Jojo ne put résister à la tentation de proposer à Harry de jouer à notre jeu, mais Harry, nous le verrons plus tard, ne se laissa pas aller à notre jeu, mais insista pour que nous lui apprenions la marche des pièces en ajoutant qu'il est certain que, dans ce jeu, on ne peut pas gagner. Jojo, qui est un grand joueur, se dit : « Ça va, ça va, pour si peu et de répliquer :

— D'accord, petite nature, je te donnerai un leçon de plus.

Après cet aimable échange de politesses, Jojo ne put résister à la tentation de proposer à Harry de jouer à notre jeu, mais Harry, nous le verrons plus tard, ne se laissa pas aller à notre jeu, mais insista pour que nous lui apprenions la marche des pièces en ajoutant qu'il est certain que, dans ce jeu, on ne peut pas gagner. Jojo, qui est un grand joueur, se dit : « Ça va, ça va, pour si peu et de répliquer :

— D'accord, petite nature, je te donnerai un leçon de plus.

Après cet aimable échange de politesses, Jojo ne put résister à la tentation de proposer à Harry de jouer à notre jeu, mais Harry, nous le verrons plus tard, ne se laissa pas aller à notre jeu, mais insista pour que nous lui apprenions la marche des pièces en ajoutant qu'il est certain que, dans ce jeu, on ne peut pas gagner. Jojo, qui est un grand joueur, se dit : « Ça va, ça va, pour si peu et de répliquer :

— D'accord, petite nature, je te donnerai un leçon de plus.

Après cet aimable échange de politesses, Jojo ne put résister à la tentation de proposer à Harry de jouer à notre jeu, mais Harry, nous le verrons plus tard, ne se laissa pas aller à notre jeu, mais insista pour que nous lui apprenions la marche des pièces en ajoutant qu'il est certain que, dans ce jeu, on ne peut pas gagner. Jojo, qui est un grand joueur, se dit : « Ça va, ça va, pour si peu et de répliquer :

— D'accord, petite nature, je te donnerai un leçon de plus.

Après cet aimable échange de politesses, Jojo ne put résister à la tentation de proposer à Harry de jouer à notre jeu, mais Harry, nous le verrons plus tard, ne se laissa pas aller à notre jeu, mais insista pour que nous lui apprenions la marche des pièces en ajoutant qu'il est certain que, dans ce jeu, on ne peut pas gagner. Jojo, qui est un grand joueur, se dit : « Ça va, ça va, pour si peu et de répliquer :

— D'accord, petite nature, je te donnerai un leçon de plus.

Après cet aimable échange de politesses, Jojo ne put résister à la tentation de proposer à Harry de jouer à notre jeu, mais Harry, nous le verrons plus tard, ne se laissa pas aller à notre jeu, mais insista pour que nous lui apprenions la marche des pièces en ajoutant qu'il est certain que, dans ce jeu, on ne peut pas gagner. Jojo, qui est un grand joueur, se dit : « Ça va, ça va, pour si peu et de répliquer :

— D'accord, petite nature, je te donnerai un leçon de plus.

Après cet aimable échange de politesses, Jojo ne put résister à la tentation de proposer à Harry de jouer à notre jeu, mais Harry, nous le verrons plus tard, ne se laissa pas aller à notre jeu, mais insista pour que nous lui apprenions la marche des pièces en ajoutant qu'il est certain que, dans ce jeu, on ne peut pas gagner. Jojo, qui est un grand joueur, se dit : « Ça va, ça va, pour si peu et de répliquer :

— D'accord, petite nature, je te donnerai un leçon de plus.

Après cet aimable échange de politesses, Jojo ne put résister à la tentation de proposer à Harry de jouer à notre jeu, mais Harry, nous le verrons plus tard, ne se laissa pas aller à notre jeu, mais insista pour que nous lui apprenions la marche des pièces en ajoutant qu'il est certain que, dans ce jeu, on ne peut pas gagner. Jojo, qui est un grand joueur, se dit : « Ça va, ça va, pour si peu et de répliquer :

— D'accord, petite nature, je te donnerai un leçon de plus.

Après cet aimable échange de politesses, Jojo ne put résister à la tentation de proposer à Harry de jouer à notre jeu, mais Harry, nous le verrons plus tard, ne se laissa pas aller à notre jeu, mais insista pour que nous lui apprenions la marche des pièces en ajoutant qu'il est certain que, dans ce jeu, on ne peut pas gagner. Jojo, qui est un grand joueur, se dit : « Ça va, ça va, pour si peu et de répliquer :

— D'accord, petite nature, je te donnerai un leçon de plus.

Après cet aimable échange de politesses, Jojo ne put résister à la tentation de proposer à Harry de jouer à notre jeu, mais Harry, nous le verrons plus tard, ne se laissa pas aller à notre jeu, mais insista pour que nous lui apprenions la marche des pièces en ajoutant qu'il est certain que, dans ce jeu, on ne peut pas gagner. Jojo, qui est un grand joueur, se dit : « Ça va, ça va, pour si peu et de répliquer :

— D'accord, petite nature, je te donnerai un leçon de plus.

Après cet aimable échange de politesses, Jojo ne put résister à la tentation de proposer à Harry de jouer à notre jeu, mais Harry, nous le verrons plus tard, ne se laissa pas aller à notre jeu, mais insista pour que nous lui apprenions la marche des pièces en ajoutant qu'il est certain que, dans ce jeu, on ne peut pas gagner. Jojo, qui est un grand joueur, se dit : « Ça va, ça va, pour si peu et de répliquer :

— D'accord, petite nature, je te donnerai un leçon de plus.

Après cet aimable échange de politesses, Jojo ne put résister à la tentation de proposer à Harry de jouer à notre jeu, mais Harry, nous le verrons plus tard, ne se laissa pas aller à notre jeu, mais insista pour que nous lui apprenions la marche des pièces en ajoutant qu'il est certain que, dans ce jeu, on ne peut pas gagner. Jojo, qui est un grand joueur, se dit : « Ça va, ça va, pour si peu et de répliquer :

— D'accord, petite nature, je te donnerai un leçon de plus.

Après cet aimable échange de politesses, Jojo ne put résister à la tentation de proposer à Harry de jouer à notre jeu, mais Harry, nous le verrons plus tard, ne se laissa pas aller à notre jeu, mais insista pour que nous lui apprenions la marche des pièces en ajoutant qu'il est certain que, dans ce jeu, on ne peut pas gagner. Jojo, qui est un grand joueur, se dit : « Ça va, ça va, pour si peu et de répliquer :

— D'accord, petite nature, je te donnerai un leçon de plus.

Après cet aimable échange de politesses, Jojo ne put résister à la tentation de proposer à Harry de jouer à notre jeu, mais Harry, nous le verrons plus tard, ne se laissa pas aller à notre jeu, mais insista pour que nous lui apprenions la marche des pièces en ajoutant qu'il est certain que, dans ce jeu, on ne peut pas gagner. Jojo, qui est un grand joueur, se dit : « Ça va, ça va, pour si peu et de répliquer :

— D'accord, petite nature, je te donnerai un leçon de plus.

Après cet aimable échange de politesses, Jojo ne put résister à la tentation de proposer à Harry de jouer à notre jeu, mais Harry, nous le verrons plus tard, ne se laissa pas aller à notre jeu, mais insista pour que nous lui apprenions la marche des pièces en ajoutant qu'il est certain que, dans ce jeu, on ne peut pas gagner. Jojo, qui est un grand joueur, se dit : « Ça va, ça va, pour si peu et de répliquer :

— D'accord, petite nature, je te donnerai un leçon de plus.

Après cet aimable échange de politesses, Jojo ne put résister à la tentation de proposer à Harry de jouer à notre jeu, mais Harry, nous le verrons plus tard, ne se laissa pas aller à notre jeu, mais insista pour que nous lui apprenions la marche des pièces en ajoutant qu'il est certain que, dans ce jeu, on ne peut pas gagner. Jojo, qui est un grand joueur, se dit : « Ça va, ça va, pour si peu et de répliquer :

— D'accord, petite nature, je te donnerai un leçon de plus.

Après cet aimable échange de politesses, Jojo ne put résister à la tentation de proposer à Harry de jouer à notre jeu, mais Harry, nous le verrons plus tard, ne se laissa pas aller à notre jeu, mais insista pour que nous lui apprenions la marche des pièces en ajoutant qu'il est certain que, dans ce jeu, on ne peut pas gagner. Jojo, qui est un grand joueur, se dit : « Ça va, ça va, pour si peu et de répliquer :

— D'accord, petite nature, je te donnerai un leçon de plus.

Après cet aimable échange de politesses, Jojo ne put résister à la tentation de proposer à Harry de jouer à notre jeu, mais Harry, nous le verrons plus tard, ne se laissa pas aller à notre jeu, mais insista pour que nous lui apprenions la marche des pièces en ajoutant qu'il est certain que, dans ce jeu, on ne peut pas gagner. Jojo, qui est un grand joueur, se dit : « Ça va, ça va, pour si peu et de répliquer :

— D'accord, petite nature, je te donnerai un leçon de plus.

Après cet aimable échange de politesses, Jojo ne put résister à la tentation de proposer à Harry de jouer à notre jeu, mais Harry, nous le verrons plus tard, ne se laissa pas aller à notre jeu, mais insista pour que nous lui apprenions la marche des pièces en ajoutant qu'il est certain que, dans ce jeu, on ne peut pas gagner. Jojo, qui est un grand joueur, se dit : « Ça va, ça va, pour si peu et de répliquer :

— D'accord, petite nature, je te donnerai un leçon de plus.

Après cet aimable échange de politesses, Jojo ne put résister à la tentation de proposer à Harry de jouer à notre jeu, mais Harry, nous le verrons plus tard, ne se laissa pas aller à notre jeu, mais insista pour que nous lui apprenions la marche des pièces en ajoutant qu'il est certain que, dans ce jeu, on ne peut pas gagner. Jojo, qui est un grand joueur, se dit : « Ça va, ça va, pour si peu et de répliquer :

POUR 5.000 NOUVEAUX ABONNÉS A D. L.

GRAND CONCOURS

du 1^{er} décembre au 31 janvier

250 prix...

Les heureux gagnants de notre concours individuel auront à se partager 250 prix de très grande valeur dont voici les principaux :

Le grand vainqueur fera un

VOYAGE EN ISRAEL

aller et retour, aux frais du journal.

Vient ensuite un

CIRCUIT EN CORSE

voyage inoubliable à travers les paysages pittoresques de l'île de Beauté, comprenant le transport depuis la résidence du gagnant et retour.

Les trois suivants se verront offrir

HUIT JOURS DE VACANCES

voyage aller et retour compris, dans des hôtels ou pensions de premier ordre sur la COTE D'AZUR, à la montagne et à la campagne.

Relevons encore, dans la liste des prix, une

BICYCLETTE

complètement équipée, pour homme, femme, ou mixte, suivant le désir du gagnant ; un

BEAU POSTE DE T. S. F.

et des

MONTRES-BRACELETS

sans oublier de nombreux lots de VETEMENTS, BONNETERIE, MAROQUINERIE, y compris de très beaux sacs de dames en cuir ou en daim, etc., sans oublier non plus :

● Excursions et visites aux châteaux de la Loire, EN FORET DE FONTAINEBLEAU, etc.,

Nous ferons connaître les trois prix attribués aux collectifs pendant la durée du concours.

QUI PEUT PARTICIPER AU CONCOURS ?

1. — A titre individuel, les diffuseurs, les abonnés, les lecteurs et amis de DROIT ET LIBERTÉ.

2. — Au titre de collectifs, les organisations, associations, sociétés, membres ou non, du M.R.

A.P., les ateliers, écoles, dispensaires, etc.,

QUI GAGNERA LE CONCOURS INDIVIDUEL ?

Le premier prix reviendra au concurrent qui aura obtenu le plus de points. Les autres prix seront déterminés dans l'ordre décroissant, suivant le nombre de points obtenus.

LE CALCUL DES POINTS

3 points par abonnement payé à l'administration du journal ;

2 points supplémentaires pour chaque abonnement d'un an ;

5 points supplémentaires pour chaque abonnement de 6 mois ;

3 points supplémentaires pour chaque abonnement de 3 mois ;

1 point est attribué pour chaque

Journal vendu au numéro, en plus du nombre de journaux vendus avant le concours.

EXEMPLE DE CALCUL DES POINTS

Un ami vendait avant le concours dix journaux. Il participe au concours et vend cinq journaux supplémentaires. En plus, il apporte un abonnement d'un an, deux abonnements de 6 mois et trois abonnements de 3 mois.

Il marque donc :

5 points pour les cinq journaux vendus en plus de son nombre habituel d'avant le concours ;

18 points pour les six abonnements ;

8 points pour son abonnement d'un an ;

10 points pour les deux abonnements de 6 mois ;

9 points pour les trois abonnements de 3 mois.

Total : 50 POINTS.

QUI GAGNERA LE CONCOURS DES COLLECTIVITES ?

Trois prix de grande valeur récompenseront l'effort des collectivités (associations, sociétés, etc.), en tenant compte, bien entendu, des résultats obtenus par leurs adhérents et de l'objectif fixé au départ.

Chaque abonnement remis à l'administration et chaque point obtenu par la vente des journaux par un concurrent membre d'une collectivité participant au concours individuel sera porté automatiquement au crédit de la

collectivité dont il a déclaré faire partie.

Les prix seront attribués, suivant les règles ci-après :

REGLEMENT

1. — La collectivité doit atteindre l'objectif fixé ; ce qui lui donne droit à un prix.

2. — Les gagnants seront les collectivités ayant obtenu le plus de points pour les abonnements dépassant le nombre fixé. A ces points s'ajoutent ceux attribués pour les journaux vendus au numéro.

3. — Le calcul des points est le même que pour le concours individuel.

EXEMPLE DE CALCUL

La Société X a atteint son objectif. Deux de ses adhérents ont, en plus, chacun deux abonnements de 6 mois, un troisième, un abonnement d'un an. Un quatrième, enfin, a rendu pendant trois semaines chaque fois cinq journaux en plus de sa vente habituelle avant le concours.

Elle obtient donc :

Pour avoir atteint son objectif 100 points

5 abonnements de 6 mois 15 »

4 abonnements de six mois 20 »

1 abonnement d'un an 8 »

15 journaux supplémentaires 15 »

Total 158 »